

Source:

<http://www.frithjofschuon.info/francais/writings/articles.aspx>

HOMMAGE

JEAN HANI

Je suis heureux d'avoir ici l'occasion de rendre hommage personnellement à Frithjof Schuon et à son œuvre; je le suis d'autant plus que j'ai été scandalisé par les menées diffamatoires qui ont été dirigées contre cet immense personnage, dont le rayonnement a exercé une influence tellement bénéfique sur ceux qui ont pu profiter de son enseignement.

En ce qui me concerne, je dois dire que, après René Guénon, il est l'homme qui m'a le plus apporté dans le travail de réforme intellectuelle que j'ai dû entreprendre depuis ma jeunesse pour me débarrasser de tous les éléments délétères distillés par la pseudo-culture du monde moderne. R. Guénon, disais-je, car il est évident qu'il ne faut pas les séparer, et encore moins les opposer, comme le font certains « guénoniens » inconditionnels qui poursuivent, et aggravent, certaines mésententes qui, malheureusement, ont surgi très tôt entre les deux hommes.

Ces mésententes, alors qu'ils étaient d'accord intellectuellement sur les grandes questions étaient dues, je pense, en grande partie à une différence de tempérament et par là même à une manière différente de comprendre et de vivre certains aspects de la doctrine traditionnelle. Il y avait, chez Guénon, au moins en apparence – mais celle-ci était très forte – une tournure d'esprit « intellectualiste »; et c'est là, d'ailleurs, ce qu'on lui a reproché dans certains milieux; reproche injuste, en profondeur, bien sûr, aux yeux de celui qui connaît vraiment l'œuvre, et, à travers elle, l'homme, mais pas tout à fait inexplicable chez ceux qui n'ont pas eu de rapport suivi et intime avec elle. Car, chez Guénon, le style et l'allure de l'exposé ont, de tout évidence, une allure froide, et, pourrait-on dire, mathématique, et dans son expression quelque chose de « cartésien » chez cet homme qui a tant critiqué, et à juste titre, Descartes.

Cette façon d'être et de dire a sûrement contribué à gêner les relations entre Guénon et Schuon. Je l'ai compris lors d'une rencontre avec Schuon en Suisse; c'était dans les années soixante. Au cours de la conversation, il me parla, avec une vivacité qui me surprit, de la « sécheresse » de Guénon. La suite de ses propos m'apprit que ce qu'il déplorait chez lui c'était l'absence de la « chaleur » et, pour tout dire, de « l'amour dévotionnel », en tant qu'éléments essentiels à la religion et à la spiritualité. Et, effectivement, on le remarque particulièrement à propos d'Ibn Arabi : si l'on s'en tient à ce qu'en dit Guénon, on pourrait croire que le grand Cheikh était un métaphysicien absolument froid; alors qu'en le lisant on s'aperçoit que chez lui la contemplation de nature métaphysique s'enveloppe dans une atmosphère dévotionnelle, celle de l'amour divin, celle que Guénon refuse, sinon expressément, du moins tacitement, à la voie de réalisation de type métaphysique. A s'en tenir à ses écrits, on a l'impression que Guénon n'avait pas pénétré vitalement la doctrine, alors que chez Schuon, au contraire, on sent continuellement la chaleur qui accompagne toutes les évocations des réalités et des expériences d'ordre spirituel.

C'est là, aussi, l'un des signes qui relie, d'une certaine façon, cette expérience à celle de l'artiste et du poète. Or, précisément, l'œuvre de Schuon reflète un tempérament artisti-

que vibrant sans cesse au spectacle de la beauté du monde, et qui s'est manifesté dans différents domaines et de mille façons. En effet, je ne parle pas seulement des poèmes allemands et français qu'il a signés, mais plus encore peut-être de cette ambiance poétique qu'on retrouve au milieu de ses exposés d'ordre intellectuel et religieux, où, après un développement logique, le paragraphe s'amplifie solennellement et s'épanouit en une image puissante qui pénètre jusqu'au « cœur ». Par exemple dans ce texte magnifique :

« Les saints et les héros sont comme les apparitions terrestres des astres; ils remontent après leur mort au firmament, à leur place éternelle; ce sont presque de purs symboles, des signes spirituels qui ne se sont détachés que provisoirement de l'iconostase céleste dans laquelle ils étaient enchâssés depuis la création du monde. »

Et encore :

« Le Jardin (le Paradis) est avant tout un plan de réverbération de la divine beauté »

et

« L'être vivant ressemble à une explosion cristallisée, si l'on peut dire. C'est comme si elle s'était cristallisée de frayeur devant Dieu. »

Dans ses exposés d'ordre métaphysique, ce que, à mon avis, il faut admirer particulièrement, c'est sa faculté de dominer, comme d'un vol d'aigle, les sujets les plus ardues, de les clarifier et de les simplifier. Je veux dire de faire apparaître comme simple ce qui semblerait compliqué, mais en en faisant apparaître en même temps toute la profondeur; l'art de nous mettre en condition pour nous faire saisir, en ces questions, des évidences solaires que pourtant on ne voyait pas réellement – *oculos habent et non videbunt* – et de terminer par une formule brève, mais frappante et coupante, qui met définitivement un terme au débat, mais ne finit pas de résonner en nous. Ainsi, dans ces réflexions sur l'incroyance :

« Si l'incroyant se révolte à l'idée que tous ses actes seront pesés, qu'il sera jugé et éventuellement condamné par un Dieu qui lui échappe, qu'il devra expier ses fautes et même simplement son péché d'indifférence, c'est parce qu'il n'a pas le sens de l'équilibre immanent ni celui de la majesté de l'Existence, et de l'état humain en particulier. Exister n'est pas peu de chose; la preuve, c'est que nul ne saurait tirer du néant un seul grain de poussière; et de même la conscience n'est pas rien : nous ne saurions en donner une parcelle à un objet inanimé. L'hiatus entre le néant et le moindre objet est absolu, et c'est là, au fond, l'absoluité de Dieu ».

Si nous ne vivions pas dans un monde à l'envers, où toutes les valeurs authentiques sont bousculées, F. Schuon serait connu et célébré comme un considérable écrivain français.

Mais, naturellement, c'est en tant que philosophe, au sens ancien de ce mot, lorsqu'on l'applique à Platon ou à Thomas d'Aquin, que Schuon apparaît comme une des plus « grandes lumières » de notre temps, le « grand métaphysicien du XX^e siècle », a dit mon ami Jean Biès. Pour qui veut s'arracher à l'atmosphère étouffante de notre monde matérialisé, déboussolé et calamiteux, son œuvre est le moyen d'opérer un retour à l'Intelligence et à la Transcendance. Schuon restitue l'homme en sa dignité par une critique radicale de la philosophie moderne qui s'est acharnée à lui faire perdre cette dignité : l'Intelligence. Tout au long de ses écrits, il s'est efforcé de montrer les ravages du relativisme, issu du criticisme de Kant osant affirmer la cécité essentielle de l'intelligence humaine et proclamer la négation de l'intuition intellectuelle, ce qui ferme le chemin vers la Vérité, car dans cette perspective il n'y a pas de certitude objective et l'homme ne peut donc pas connaître de façon certaine les vérités fondamentales : il est l'esclave du subjectivisme et du relativisme, et totalement muré en son individualisme. F. Schuon détruit le criticisme kantien d'un revers de main, si j'ose dire, en montrant sa contradiction interne : Kant, dit-il, nie le pouvoir de l'intelligence d'arriver à la vérité objective, mais c'est par l'intelligence qu'il formule sa proposition; or, il n'est pas au pouvoir de l'intelligence de nier le pouvoir de l'intelligence;

car pour dire que l'intelligence s'illusionne, il faut s'appuyer sur elle ! Comme disait le cher Montaigne : « Nous voici au rouet » !

De cette contradiction du relativisme et du subjectivisme, Schuon tire la démonstration de l'erreur et de l'inanité de toutes les attitudes philosophes modernes : existentialisme, freudisme, évolutionnisme, psychologisme, etc. Il faut relire, à ce sujet, en particulier tout le début de *Logique et Transcendance* : un maître-livre.

Toute l'œuvre de F. Schuon est un hymne à l'intelligence qu'il qualifie, en une formule heureuse, de faculté « naturellement surnaturelle » ; car elle est en chaque homme, mais elle est plus que l'homme ; elle conçoit l'Être et même l'Au-delà de l'Être, l'Absolu surontologique qui est la racine de l'Être, l'Infini. Cette connaissance de l'Absolu et de l'Infini constitue le fond même de l'Intellect et c'est lui qui permet son objectivité et son illimitation. F. Schuon jubile à ce spectacle et parle du « miracle de l'intelligence », de la « théophanie de la conscience » ; ce miracle qui constitue la base même de la vie gnostique. Tous ses livres visent, en fin de compte, à éveiller, à réveiller cette certitude dans l'homme et il s'est appliqué à le faire à propos des grands problèmes de l'homme moderne.

Parmi ces problèmes il en est un particulièrement important parce qu'il concerne le destin spirituel de millions d'hommes : c'est celui du sens et de la valeur de la religion chrétienne. On se souvient sans doute de la position de R. Guénon sur ce sujet, et il n'est pas question de la réexposer ici en ses divers aspects. Rappelons-en simplement l'essentiel : Guénon constatait que les sacrements chrétiens, baptême, chrismation et eucharistie, avaient une structure de rites initiatiques, mais que, par la suite d'une transformation ils avaient perdu toute efficacité initiatique, assurant simplement un salut de nature individuelle et ne permettant pas d'accéder aux états supérieurs de l'Être et à la Délivrance, laquelle, en langage théologique, se nomme « déification ». Thèse étonnante, et affligeante du double point de vue de sa conception et de ses conséquences. De sa conception, car elle vient, chez lui, d'une part d'une erreur méthodologique sur la notion exacte de religion et la diversité des rapports entre exotérisme et ésotérisme dans les diverses religions ; et d'autre part, d'une étonnante déficience documentaire, car Guénon ignore totalement la théologie dogmatique, la théologie sacramentaire, la théologie mystique ainsi que les œuvres des grands mystiques, et même, il faut le dire, la littérature patristique. Thèse affligeante, par ailleurs du point de vue de ses conséquences, car un certain nombre de chrétiens, faisant confiance de façon inconditionnelle à R. Guénon, ont accepté les yeux fermés sa position vis-à-vis de leur propre religion.

Position pourtant insoutenable, comme F. Schuon l'avait vu tout de suite, et l'avait dit dès que furent publiés les pages de Guénon sur le problème du christianisme et de l'initiation, et l'on sait que ce fut là une des raisons profondes de la détérioration de leurs relations. Schuon a largement montré comment il fallait dépasser le point de vue guénonien, par exemple dans *De l'Unité transcendante des Religions*, *L'Oeil du Cœur*, *Sentiers de Gnose*, pour ne citer que trois livres essentiels où il révèle les aspects ésotériques fondamentaux du christianisme, aspects, hélas ! trop souvent oubliés. Enfin, en 1984, il a publié, dans le *Dossier H*, hommage à René Guénon, aux éditions L'Age d'homme, des notes critiques, longtemps restées inédites concernant ce problème. Et l'on ne peut qu'admirer la lucidité avec laquelle il y cerne les erreurs essentielles de Guénon au sujet de la portée initiatique des sacrements chrétiens et montre l'inanité de ses explications prétendument historiques.

Car enfin, il ne faudrait tout de même pas oublier, quand on traite cette question, de chercher à savoir ce que l'Église en dit. Sans doute, les chrétiens d'aujourd'hui et la plupart des prêtres, hélas ! paraissent bien avoir oublié eux-mêmes cette dimension initiatique de leur religion, ainsi que l'exigence et la portée de sa mystique authentique. Mais l'Église institutionnelle, elle, n'a jamais cessé d'affirmer que le christianisme est une initiation, que ses

sacrements fondamentaux, baptême, chrismation et eucharistie sont les rites de l'« initiation chrétienne » et que la voie spirituelle qu'ils offrent aux croyants va jusqu'à la « déification ». Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter le très officiel *Catéchisme de l'Église catholique*, publié par le Vatican en 1992. On y verra que cet enseignement nous dit que le but du baptême et de l'eucharistie est de « configurer l'homme au Christ », et d'en faire, à l'image du modèle, un être humano-divin. On voit par là qu'il ne s'agit nullement d'un « salut » de nature purement « individuelle », comme le prétendait Guénon, mais bien de la « déification », comme l'exprime d'ailleurs sans ambiguïté le mot de Saint Basile, repris par Saint Augustin, pour exprimer le but même de l'Incarnation : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu ». Si Guénon n'a pas vu cela, c'est, encore une fois, que par sa conception étroite de l'idée de « religion » il ne pouvait admettre l'existence d'une voie spirituelle offerte à tous, alors que c'est là justement l'originalité spécifique du christianisme, originalité tenant au fait, comme l'a bien vu F. Schuon, qu'il est une « anticipation miséricordieuse » de la Restauration de l'état primordial qui concernera l'humanité de l'ère future.

Ce dont on peut s'étonner à juste titre, c'est que des chrétiens aient choisi de suivre en ce domaine l'opinion de R. Guénon, plutôt que l'enseignement officiel de leur Église, seule interprète qualifiée du contenu et du sens de la Révélation christique et des institutions qui la servent. Curieuse attitude pour des gens qui se réclament de la Tradition et des institutions traditionnelles, et prétendent les servir.

Au lieu de s'employer, en de vains efforts, à défendre une thèse sans fondement sérieux et à se répandre parfois en propos assez mesquins à l'occasion de la disparition de F. Schuon, sans doute eût-il mieux valu s'attacher à repenser les grands aspects de la doctrine de R. Guénon, d'en considérer soigneusement les aspects positifs – et Dieu sait s'il sont nombreux – et de voir comment F. Schuon, qui les a assimilés, en a développé et complété toutes les possibilités, d'où il a tiré un enseignement d'une richesse exceptionnelle pour la connaissance de la religion, de la vie spirituelle et de la gnose authentique.

Jean Hani, professeur émérite à l'Université d'Amiens, est l'auteur de plusieurs ouvrages de référence en matière d'ésotérisme chrétien et de symbolisme traditionnel : Le Symbolisme du temple chrétien, La Divine Liturgie, Les Métiers de Dieu, et, en 2001, Le Monde à l'envers (L'Age d'Homme).